

Redéfinir nos rapports à la nature pour mieux la conserver

Entretien avec Frédéric Ducarme, chercheur en philosophie

Interview de **Frédéric Ducarme**, enseignant-chercheur en philosophie au Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN).

Propos recueillis par [Pierre Tousis](#), chargé de communication à la Fondation pour la recherche sur la biodiversité (FRB).

L'un des prochains rapports de l'Ipbes portera sur « l'évaluation des valeurs de la nature ». La publication de ce rapport est l'occasion de se poser plusieurs questions : Comment définir la nature ? Quel lien existe entre les humains et la nature ? Comment faire cohabiter différentes valeurs afin de mieux la conserver ? Autant de questions majeures pour mieux saisir les enjeux de la future publication.

Frédéric Ducarme, philosophe au Muséum national d'Histoire naturelle, nous apporte quelques éléments de réflexion.

Comment définiriez-vous la notion de « nature » ?

« Nature » est un terme difficile à définir, parce qu'il est très large, très inclusif. Ce terme a pu être manipulé pour servir des fins diverses. La « naturalisation », par exemple, est un très bon moyen de faire passer n'importe quelle idée politique puisque si je dis « c'est naturel » et que vous affirmez le contraire, je peux vous taxer d'être contre-nature. La nature s'est donc parfois teintée de cette dimension normative et morale qui l'a rendue d'autant plus politique et « fourre-tout ». Il est donc nécessaire d'une part d'avoir une idée précise de ce que l'on met derrière ce mot pour mieux la préserver et d'autre part de le faire évoluer pour en faire sortir les nouveaux enjeux pertinents.

Peut-on considérer que « sauvage » et « nature » sont des idées qui se superposent ?

Assimiler la nature au sauvage est caractéristique des pays de culture coloniale, comme l'Australie ou les États-Unis. Lorsque les colons sont arrivés, ils ont appelé « sauvage » et « vierge » des territoires qui ne l'étaient en fait pas tant que cela, mais qu'ils ont perçu comme tels. Leur vision teintée de créationnisme leur faisait dire « nous sommes l'Homme, nous sommes la culture, nous sommes la civilisation et nous nous opposons au sauvage, nous mettons le chaos en ordre ». Ainsi, le sauvage revêt deux visions caricaturales : soit il est pensé comme hostile, chaotique, devant être contrôlé, soit il est pensé comme positif, voire naïf, comme une virginité intacte, non souillée et dont il s'agirait de préserver l'innocence. Ce sont des représentations que les États-Unis ont beaucoup mondialisées du fait de son influence depuis 1945. Mais ça n'est pas du tout la vision qu'on en a en France, colonisée beaucoup plus tôt par Homo sapiens. Après la dernière glaciation, ils faisaient partie des premières espèces pionnières qui ont conquis les terres : les écosystèmes en France se sont donc élaborés précocement à leur contact. Il en est de même pour l'Afrique par exemple. L'assimilation de la nature au sauvage est une vision très récente, très romantique et très américaine et il faut toujours situer une vision dans son contexte. Et au lieu d'opposer de manière si binaire le sauvage et le domestique, on peut dessiner un continuum bien plus subtil en distinguant du plus artificiel au plus naturel, l'urbain, le rural, l'agricole, le forestier, le sauvage et enfin le « vierge » – les deux extrêmes étant l'exception, et cette catégorisation n'ayant rien de normatif.

Peut-on selon vous définir la nature selon les valeurs que l'être humain lui associe ?

La nature ne se définit pas forcément directement en termes de valeurs. En revanche, l'humanité va y trouver ou y projeter de la valeur, qui n'est sans doute pas présente de manière immanente. Il existe deux approches de ces valeurs. La première a eu beaucoup de succès à la fin du XX^e siècle : elle s'articule

autour de la notion de « valeur intrinsèque », c'est-à-dire qu'on attribue une valeur homogène à la nature dans son entièreté. Donc faire du mal à la nature ou à ses constituants est moralement répréhensible. Le problème, c'est qu'une fois qu'on a dit ça, on n'a rien dit. Parce que si toute la nature a de la valeur de manière égale, ça n'aide pas à faire des choix et à privilégier des modes d'action. La seconde approche propose de hiérarchiser ces valeurs, c'est-à-dire d'admettre que des choses ont plus de valeur que d'autres et de distinguer plusieurs types de valeurs.

L'IPBES DISTINGUE TROIS PRINCIPAUX TYPES DE VALEURS¹

> **Les valeurs instrumentales**, qui indiquent si quelque chose a une valeur utilitaire avec un but précis.

Ex : le bois en tant que combustible ou matériau.

> **Les valeurs relationnelles**, qui découlent de l'importance du lien entre les individus ou les sociétés et les autres animaux ou aspects du monde vivant, ainsi qu'entre les individus eux-mêmes, reflétées par les institutions formelles et informelles.

Ex : la valeur symbolique de l'aigle à tête blanche, emblème des Etats-Unis.

> **Les valeurs intrinsèques**, qui représentent les valeurs indépendantes de toute expérience ou évaluation humaine. Ces valeurs sont vues comme une propriété inhérente de l'entité (par exemple, un organisme) et ne sont pas attribuées ou générées par des évaluateurs extérieurs (tels que les humains). Chaque être vivant est porteur et garant de sa propre valeur.

Que pensez-vous de la typologie utilisée par l'Ipbes ?

Je pense que la valeur intrinsèque ne fait pas bon ménage avec les autres types de valeurs, instrumentales et relationnelles, qui sont variables et mesurables, alors que la valeur intrinsèque ne l'est pas, elle ne dialogue pas avec les autres. Dans le système que je voudrais proposer, je parle plutôt de valeur d'existence : c'est-à-dire de partir du principe que l'existence est préférable à la non-existence, la vie à la mort. Quand on n'a aucun intérêt économique ou utilitaire à éliminer un élément de la nature, que ce soit un individu, une espèce ou n'importe quoi d'autre, il est préférable moralement de ne pas le faire. Mais on finit toujours par devoir faire des compromis parce qu'il faut bien manger, se nourrir, se vêtir, se protéger, etc. Donc qu'est-ce qui justifie qu'on doive prendre la décision d'éliminer des éléments de la nature, en outrepassant cette valeur d'existence ? Qu'est-ce qui justifie de manger du rhinocéros plutôt que de la salade ?

D'un autre côté, la dichotomie entre valeurs instrumentales et non instrumentales s'applique mal à la nature. Elle est très moralisatrice. Car c'est moins le côté instrumental qui compte que l'effet de notre interaction. Quand je m'émerveille devant un récif coralien, c'est très instrumental – c'est d'ailleurs une industrie. L'important, c'est que je ne lui fasse pas de mal. Inversement, il y a des pratiques non instrumentales qui, par désintérêt, peuvent détruire la nature. Certains peuvent détruire la nature par simple négligence et déconsidération. Je pense donc que le couple destructeur / non destructeur (conséquentialiste) est plus pertinent dans notre rapport à la nature qu'une opposition morale du type instrumental/non (déontique), dont la nature se fiche bien.

L'absence de consensus concernant la définition de la notion de nature et les difficultés à identifier et à faire cohabiter ces multiples valeurs sont-elles un frein à la protection de la nature ?

Est-il souhaitable qu'on tombe tous d'accord ? La pluralité est importante. C'est ce qui fait évoluer une pensée ou ce qui amène à la préciser. On est face à un problème complexe, qui transcende les disciplines universitaires, il est normal que des gens avec des schémas de pensée différents se mettent autour de la table et débattent. Aujourd'hui, les enjeux et les outils de réflexion évoluent, donc il est nécessaire de réfléchir ensemble pour que la conservation de la nature s'améliore dans le temps. Il faut être capable de répondre aux questions « Qu'est-ce qu'on conserve ? », « Au nom de quoi ? » et « Dans quel objectif ? ». Si je dispose de 100 000 euros pour la conservation de la nature, est-ce que je les donne à une

association pour la protection du rhinocéros blanc ? Est-ce que je dois l'investir dans la recherche en écologie fonctionnelle ? Est-ce que je dois plutôt acheter une forêt et planter des arbres ? Financer un parti politique ? Tous ces choix reposent sur différentes valeurs. Dans ce sens, il est très important de dégager des méthodes d'identification et d'évaluation des valeurs de la nature, comme tente de le faire l'Ipbes.

Quelle méthode adopter : essayer de redéfinir la nature dans une vision partagée qui tenterait d'englober un maximum de valeurs, ou plutôt considérer chaque conception de la nature de manière contextuelle, en tenant compte du territoire et de la culture ?

Les deux. Redéfinir le concept de nature implique aussi de l'ouvrir et l'analyser pour voir ce qu'il y a dedans. D'un point de vue sémantique, on peut isoler au moins quatre composants de la nature. C'est d'abord une productrice de ressources qu'il faut veiller à renouveler durablement. C'est aussi un écosystème : un ensemble d'espèces qui partagent un milieu et entretiennent des interactions complexes. Mais c'est aussi un patrimoine : on a le jardin des Plantes, le bocage normand, les bords de Loire, etc., qu'il s'agit de conserver et de transmettre. Et enfin il y a la nature comme biosphère, c'est-à-dire comme planète prise dans son ensemble avec son climat et ses nombreux autres paramètres, dont d'infimes variations peuvent nous éradiquer rapidement. Tous ces composants doivent entrer en compte dans la conservation de la nature. Mais parfois, on voit apparaître des controverses de « spécialistes ». Pour caricaturer, penser la conservation en tant que physicien, c'est peut-être irriguer le Sahara et planter des eucalyptus transgéniques sur des millions de kilomètres pour stocker du carbone, et hop ! On a conservé la nature. Mais des biologistes verraient peut-être cela comme une hérésie. C'est notamment pour cela qu'a été créé l'Ipbes, qui se veut être un Giec de la biodiversité, mais animé par des biologistes. Pour inclure cette dimension de biologie et de biodiversité dans la conservation de la nature même à grande échelle.

Comment la science peut-elle intégrer les savoirs locaux à la réflexion scientifique sur la nature ?

Que la science globale prenne en compte toute la multiplicité des savoirs locaux est une nécessité. Mais je me méfie de la mise dos à dos de la science moderne et des connaissances et savoirs locaux. La science moderne s'est nourrie, historiquement, d'une multitude d'éléments issus du monde entier : elle n'est pas, comme on l'entend parfois chez certains relativistes, une vulgaire ethnoscience européenne. La science a toujours cherché à intégrer un maximum de savoirs et à sélectionner les plus satisfaisants sur des bases rationnelles. La science moderne doit sans doute plus à la Chine ou au monde arabe qu'au Portugal ou à la Slovaquie : elle s'est concentrée en Europe à certaines périodes, mais ce n'est plus du tout le cas. Le but est donc d'assurer la participation de tous les savoirs du monde à cette science : pour la pharmacie, par exemple, l'ethnobotanique est d'une importance capitale. D'autre part, les cultures locales, elles, se doivent d'être prises en compte dans les formes et buts que se fixe la conservation de la nature dans ses réalisations locales.

Quelle est la prochaine étape ?

Ce qui compte avant tout aujourd'hui ce sont des outils intellectuels pour l'action. L'Ipbes a le mérite de s'inscrire dans cette démarche. Ça fait 3 000 ans qu'on réfléchit de manière spéculative à la philosophie de la nature, mais aujourd'hui, elle doit s'inscrire dans une action avec des objectifs qu'il va falloir définir, questionner et justifier.

¹ Preliminary guide regarding diverse conceptualization of multiple values of nature and its benefits, including biodiversity and ecosystem functions and services, 2015, IPBES/4/INF/13